

à figure basanée, conversant entre eux sur le ton bas et courtois particulier à leur race.

Les volets des portes et des fenêtres étaient clos, et les fentes mêmes étaient soigneusement calfeutrées avec du coton. Il est des gens qui redoutent tant les indiscretions.

Une nuit, après que tous se furent dispersés de la façon convenue, c'est à dire deux à deux, et par intervalles, Manuel Mazaro et M. d'Hémecourt restèrent seuls, assis l'un près de l'autre, dans la chambre à peine éclairée.

Le premier parlait ; l'autre écoutait d'un air triste. Le jeune Cubain, par manière de précautions — car il était prudent — avait le soin de parler anglais. A peine si on l'entendait murmurer :

— Il me disait : “ Manuel, elle s'imagine que je désire l'épouser.” Et, si vous l'aviez vu rire !...

M. d'Hémecourt leva la tête, et posa sa main sur le bras du jeune homme.

— Manuel Mazaro, commençait-il, si ce que vous dites n'est pas vrai...

Le Cubain, l'interrompait :

— Si ce que je dis n'est pas vrai, vous tuerez Manuel Mazaro, n'est-ce pas ? Très-bien !

— Non, répondit le brave homme, non ; mais je suis sûr que le major vous brûlera la cervelle.

Mazaro hochla la tête et leva un doigt comme pour commander l'attention.

— Il me disait : “ Manuel, si vous parlez de ceci à senor d'Hémecourt, je vous rencontrerai quelque nuit, et je vous arracherai le cœur.” Mais, lui ai-je répondu, si le senor d'Hémecourt l'apprend de Mlle Pauline...

— Silence ! s'écria fièrement le vieillard. Tomberre ! monsieur Mazaro, ni vous ni d'autres ne devez prononcer le nom de ma fille. Je ne puis pas permettre cela.

Pendant que le vieillard parlait ainsi avec animation, le Cubain appuyait énergiquement de la tête.

— Très bien ! très bien, senor, disait-il ; vous avez raison, senor ; excusez-moi, senor, excusez-moi. Mais, senor d'Hémecourt, quand le major Shaughnessy me parlait, il avait toujours ce nom-là à la bouche. M. d'Hémecourt se leva.